

XV

*Et Deus erat cum illo.*

Et Dieu était avec lui.

La quinzième année du règne de Tibère Néron, nous dit S. Luc, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode, tétrarque de la Galilée, sous le pontificat d'Anne et de Caïphe, la parole du Seigneur se fit entendre à Jean, fils de Zacharie, dans le désert, et le Christ se révéla à la terre.

La clôture du chœur de Notre-Dame nous a dit les mystères de l'enfance du Fils de Dieu. Elle va le suivre maintenant dans sa marche, à travers les plaines de la Judée, accomplissant la première partie de sa tâche, illuminant les peuples, assis jusque-là à l'ombre de la mort, et attestant partout sa mission divine par des prodiges. Suivons, à notre tour, cette marche de la clôture du chœur.

Vous le savez, en ce moment la Judée est inquiète. On sent que l'heure de la Rédemption est proche.

Les paroles prophétiques de Daniel et d'Isaïe trouvent partout de nouveaux échos. De longs et

saints frémissements agitent les consciences, et du sein de ceux que les promesses divines émeuvent encore, s'échappent des cris d'espérance. Sur l'ordre de Dieu, Jean parle. Sa voix retentit dans le désert, comme la foudre : des bords du Jourdain aux ruines de Palmyre. La foule accourt ; elle est saisie par cette vie rude et austère, par cette parole indépendante et forte. Le mot de Messie est dans toutes les bouches. Suspendu aux lèvres de Jean, le peuple entrevoit la lumière, reçoit le baptême, et déjà, la *bonne nouvelle* commence.

Mais, à côté de cet austère enseignement, flagellant la Synagogue, portant la coignée jusque dans ses flancs, annonçant la vie, on voit bientôt apparaître une noble, douce, ineffable et radieuse figure : c'est Jésus de Nazareth, l'enfant de la crèche, l'enfant des mages, l'enfant des bergers, l'enfant de l'étoile, l'enfant du temple se révélant aux docteurs, l'enfant de la Vierge Immaculée, l'enfant adoptif de Joseph, le charpentier, le charpentier lui-même, le Messie, le Fils de Dieu.

Il a trente ans. Son apostolat se prépare dans la prière, le jeûne et la pénitence. Avant d'annoncer sa doctrine, il va, au désert, saluer celui qui est la voie, demander le baptême et accomplir ainsi toute justice.

Le voilà sorti de son obscurité, de sa vie de

labeur et de travail. Il parle à son tour.... Et cet homme, qui va remuer le monde, en changer les bases, en arracher jusqu'à la dernière racine, pour le régénérer dans le creuset de la morale évangélique, c'est un pauvre artisan, jusqu'alors inconnu.

C'est un déshérité de la terre ; mais c'est le Rédempteur du monde, le conquérant d'Israël, le libérateur promis, le messie, le Fils de Dieu.

Hélas ! c'est aussi le condamné, la lumière qu'il faut éteindre, l'innocent qui doit payer pour les coupables, l'homme de douleur qui doit souffrir sur une croix.

Pour preuve de sa mission divine en ce monde, le Christ a pour témoin toute la suite des prophéties, depuis Moïse jusqu'à Jean-Baptiste. Il a pour lui le témoignage de Jean lui-même, qui le désigne à ses disciples, comme l'agneau de Dieu, effaçant les péchés du monde.

Il a pour lui le Ciel entr'ouvert au jour de son baptême, et son Père le proclamant son fils bien-aimé, en qui il s'est complu.

Il a pour lui le témoignage de sa mère, qui lui demande un miracle, avant son heure, aux noces de Cana, et qui atteste ainsi sa croyance en la toute-puissance de son fils.

Il a pour lui la parole de la Samaritaine, qui le reconnaît et l'adore comme le messie,

Le Christ a pour témoin de sa mission divine sa propre affirmation.

Il s'est déclaré le Fils de Dieu, à Nicodème, à la foule dans le désert, après la multiplication des pains ; aux juifs et aux docteurs de la loi, qui, à cause de cela, veulent le lapider ; à S. Pierre et à ses apôtres, dans les plaines de Césarée.

Il a dit qu'il était Dieu à Caïphe, l'interrogeant au nom du Ciel, à Pilate, dans le prétoire. Partout et toujours, dans ses paroles et dans ses discours, il parle et agit comme homme, il parle et agit comme Dieu.

Il a pour témoins ses œuvres, ses miracles, sa puissance, qui ne peut être que celle de Dieu....

Puissance souveraine qui s'impose à tout, à la vie, à la mort, à la nature tout entière.

Il dit à la tempête : calme-toi, et la tempête s'apaise ;

A un figuier stérile : sois maudit, et le figuier se dessèche ;

A Pierre : viens à moi et marche sur les eaux, et Pierre marche sur les eaux.

A Cana, il change l'eau en un vin délicieux.

Au désert, il multiplie les pains et, avec quelques poissons, il rassasie des milliers de personnes. Sur le Thabor, son corps apparaît radieux et transfiguré.

Il dit aux aveugles : voyez, et les aveugles voient ; aux paralytiques : marchez, et les paralytiques marchent ; aux sourds : entendez, et les sourds entendent ; il dit aux démons : partez, et les démons fuient épouvantés ; il ordonne au jeune homme qu'on portait en terre, de se lever, et le jeune homme se lève ; à Lazarre, de sortir du tombeau, et Lazarre sort du tombeau.

C'est une puissance qui ne craint pas de rivale et qui proclame S. Jean, le plus grand parmi les enfants des hommes.

C'est une puissance personnelle. Le Christ parle en son nom : « Jeune homme, lève-toi, je le veux ; mer, calme-toi, je te l'ordonne. »

C'est une puissance calme et maîtresse d'elle-même, qui ne se laisse prendre à aucune provocation, et qui attend, pour agir, son temps et son heure.

C'est une puissance qui se survit à elle-même. Le Christ se ressuscite lui-même après sa mort.

Enfin, le Christ a pour témoin sa bonté ; mais une bonté telle, qu'à elle seule, elle prouve invinciblement que le fils de Marie est vraiment le Fils de Dieu.

Je ne vous rappellerai pas combien le Christ a aimé l'humanité ; c'est pour elle qu'il s'est fait homme et qu'il a souffert.

Je ne vous dirai pas son amour pour sa patrie. Il a pleuré sur Jérusalem, en pensant aux maux qui menaçaient la ville sainte.

Je ne vous raconterai pas ses tendresses pour ses apôtres, qu'il appelle ses amis, pour Marthe et Lazare, dont les douleurs et la mort lui arrachaient des larmes.

Voyons-le en présence de ses ennemis.

Voilà le Christ, qui dispose d'un pouvoir souverain, absolu, sur la vie et la mort, sur la nature et les éléments ; qui leur parle en maître.

D'un autre côté, voilà ses ennemis qui s'oublient, contre lui, jusqu'aux dernières violences, jusqu'aux plus sanglants outrages.

Quand, a-t-il usé contre eux de sa puissance surnaturelle, pour se défendre, pour les frapper, ou pour exercer de légitimes représailles ? Jamais !... Cela ne s'était pas encore vu.

Moïse avait frappé l'Egypte et Pharaon de dix plaies cruelles.

Elié avait fait descendre le feu du Ciel sur la troupe des prophètes menteurs.

S. Pierre avait frappé de mort Ananie et Saphire, qui proféraient des paroles mensongères.

S. Paul avait frappé d'aveuglement le faux devin Elimas, qui séduisait le peuple.

Jamais le Christ ne s'est servi de sa puissance

surnaturelle dans un but personnel, ou pour faire du mal à ses ennemis. Contre eux, il n'a eu recours qu'à des moyens ordinaires : à la fuite, à la patience, à la douceur, à la mansuétude, au pardon.

Etudiez ses miracles : tous sont des prodiges de bonté plutôt que de puissance.

Quand on lui demandera des signes dans le ciel ; quand Hérode exigera, pour le délivrer des mains de ses accusateurs, une manifestation divine ; quand ses apôtres voudront faire tomber le feu d'en haut sur les villes qui les ont repoussés, le Christ se refusera à de tels actes, parce que la bonté n'y aurait nulle part. Mais, quand les petits, les humbles, les malades, les lépreux, les pauvres veuves lui demanderont la guérison ou la vie de leur enfant, il ouvrira alors les écluses de sa toute-puissance, et il sortira de lui une vertu qui les guérira tous : c'est le mot de l'Évangile.

Aussi, malgré cette puissance surnaturelle, le Christ n'inspirait aucune crainte à ses ennemis. Tous savaient que, d'un mot, il pouvait les réduire en poudre, et malgré cette conviction, devant lui, ils n'avaient aucune peur.

Par elle-même, cependant, une puissance supérieure inspire la crainte. Après les premiers miracles du Christ, la foule eut peur ; les apôtres eux-mêmes eurent peur. Chez les anciens, l'idée de

pouvoir n'était pas inséparable de celle de bonté. Les païens se faisaient volontiers des dieux mal-faisants et destructeurs.

Volontiers les Juifs auraient donné au pouvoir du Christ, une origine malsaine. Ils le firent même quelquefois, quand ils attribuèrent ses miracles à la puissance de Bézélzébuth, prince des enfers.

Malgré cela, par une inconséquence que, seule, peut expliquer la bonté du Christ, dont ils ne doutaient pas, cette puissance, dont la source pouvait être néfaste à leurs yeux, ne leur inspirait aucune crainte, tant ils étaient convaincus que la bonté du Christ l'emportait sur son pouvoir, qu'il ne pourrait jamais abuser de ses dons surnaturels, et qu'il ne s'en servirait jamais pour se venger ou pour les punir.

Aussi, ils agissent, avec lui comme avec le plus faible des hommes ; ils passent de l'outrage à la calomnie, de la calomnie aux violences, des violences aux blasphèmes ; ils l'attachent à la croix, le provoquent à en descendre, sachant bien qu'il ne le fera pas.

Oui, la foule l'a vu ayant faim, et elle savait qu'il pouvait changer en pain les pierres du chemin.

Elle a vu ses prétentions royales, et elle était convaincue que, d'un mot, il pouvait conquérir tous les royaumes de la terre ; elle l'a vu mourir sur un

gibet, et elle savait qu'il était le maître de la vie et de la mort.

Ce désarmement volontaire, cette puissance souveraine qui n'inspire aucune crainte, ce peuple qui s'enhardit contre lui, jusqu'aux voies de fait et jusqu'aux violences : voilà ce qui donne à la bonté du Christ un caractère inimitable. Cela ne s'était jamais vu ; cela ne s'est pas vu depuis ! Oh ! c'est que dans la poitrine du Fils de l'Homme, il y avait plus que le cœur d'un homme ; il y avait le cœur d'un Dieu.

Mais, si le Christ est Dieu, Marie est sa mère, Marie est donc la mère de Dieu.

XVI

*Ecce ascendimus Jerosolymam.*

Voici... nous montons à Jérusalem.

« .... Et tout ce qui a été dit par les prophètes, touchant le Fils de l'Homme, va s'accomplir. Il sera livré aux gentils, raillé, moqué, fouetté, couvert d'opprobres ».

Ainsi parlait le Sauveur à ses apôtres, quelques jours avant sa mort, et, malgré la clarté de cette déclaration, les apôtres, nous dit S. Luc. n'y comprirent rien.

Voici : nous aussi, nous allons monter à Jérusalem, et suivre la marche qui nous est tracée par la clôture du chœur de Notre-Dame. Vous voyez, là, le Christ, près de nous, assis sur la forte et pacifique monture des Hébreux. La foule va au-devant de lui et jette des palmes et des vêtements sur son passage. Elle chante *Hosanna* au Fils de David. Hélas ! la même foule devait bientôt réclamer sa mort.

Contrairement à sa coutume, le Christ accepte ces hommages. Il veut que sa dernière entrée dans

la Ville Sainte, soit un triomphe et quand on essaye de faire taire les enfants qui le proclament Fils de Dieu, il répond : « Si ces enfants gardaient le silence, ces pierres parleraient, *lapides clamabunt* ».

Pourquoi le Christ se rend-il, à cette heure, à Jérusalem ? Il sait que les Juifs ont juré sa perte, qu'ils ont mis sa tête à prix, qu'un mandat d'arrêt a été lancé contre lui. Pourquoi abandonne-t-il les conseils de la prudence, qui lui ordonnent de fuir, ce qu'il a fait jusqu'à ce moment, aux heures critiques.

L'histoire des temps anciens va nous l'apprendre.

Une tradition constante et universelle atteste, avec l'Eglise, que l'homme a été créé dans un état plus parfait que celui où il naît aujourd'hui, et qu'il y a eu une chute.

En même temps qu'elle constate cette déchéance, la tradition constate aussi la promesse et l'espérance d'un Libérateur et d'un Rédempteur.

Quel pouvait être ce Libérateur et ce Rédempteur ? Un homme ? Un esprit céleste ? Ne fallait-il pas qu'il y eût un rapport entre le prix de la rançon et la chose à racheter ?...

Un poète anglais suppose, qu'après la chute d'Adam, Dieu s'adressa au Ciel consterné, et demanda s'il n'y aurait pas quelqu'un qui voulût se dévouer au salut du genre humain, et il ajoute que les divines hiérarchies demeurèrent muettes. Si le

Fils de l'Homme trouva amer le calice de la Rédemption, comment un ange aurait-il osé le porter à ses lèvres ? Comment surtout aurait-il pu le boire jusqu'à la lie ?

L'homme ne pouvait donc avoir pour Rédempteur qu'une de ces trois personnes qui existent de toute éternité. Ce fut le Verbe Père. *Ecce venio ut faciam voluntatem tuam.*

Voilà pourquoi le Christ se rend à Jérusalem. Il y va pour mourir. Nous l'avons dit : répétons-le. Si l'OEuvre par excellence du Père, c'est l'Incarnation de son Fils, *Domine opus tuum*, l'OEuvre par excellence du Fils, c'est sa mort. Oui, il n'est venu en ce monde que pour cela ! Il n'a eu pendant sa vie mortelle qu'une pensée, qu'une préoccupation : celle de recevoir son baptême de sang, *baptismo habeo baptizari*. Le Christ se rend donc à la Ville Sainte pour s'offrir à son Père, comme rançon et comme expiation. Il va acquitter notre dette et, comme on l'a dit : « Dieu en se donnant ainsi lui-même pour que nous puissions nous relever, se montrera mille fois plus généreux que s'il nous eût seulement pardonné ; car, tous les autres moyens étaient insuffisants aux yeux de la justice du Ciel, si le Fils de Dieu ne s'était pas humilié jusqu'à la mort de la croix ».

. . . . .

Ce qu'on ne s'explique pas d'abord, c'est la tempête de haine et de colère que le Fils de Dieu soulève contre lui, parmi les grands de sa nation. Il avait passé en faisant le bien, en semant les bienfaits, et il ne récoltait que l'ingratitude et l'outrage ! Quel mystère !...

En voici l'explication.

Les Juifs, esprits charnels, attendaient un Messie conquérant, qui les affranchirait de la servitude ; et Jésus venait en Messie pacifique. La vie des grands de la nation était criminelle ; celle du Christ, pure et sans tache.

Puis, ainsi que le fait remarquer un écrivain contemporain, l'auteur du *Manuel Biblique*, il y avait son titre de Fils de Dieu, qui l'élevait au-dessus de tout ; l'autorité de sa parole, qui ne relevait d'aucune école ; l'ardeur de son zèle à combattre toutes les erreurs ; ses miracles, que personne n'osait contester ; le nombre toujours croissant de ceux qui s'attachaient à lui ; l'annonce d'une doctrine nouvelle toute spirituelle. En fallait-il plus pour réveiller la jalousie des Caïns-Juifs contre le nouvel Abel !...

Dans un premier conseil, la mort du Christ fut résolue. On délibérait sur les moyens de s'emparer de sa personne, sans bruit, sans tumulte, quand Judas vint s'offrir à le livrer. On lui promit 30 pièces d'argent.

Cependant, Jésus célébrait une dernière fois la Pâque avec ses disciples. Quelle heure solennelle ! Il abolissait cette Pâque purement juive, et la remplaçait par l'Hostie, la Pâque universelle ; il devenait, Lui, l'agneau immolé, victime sanglante sur l'arbre de la croix, victime non sanglante, mais réelle, sur la table du Cénacle !

La Pâque nouvelle, la Pâque Eucharistique sera désormais, à la fois un double acte d'amour de Dieu et des hommes, un acte d'adoration commune et de fraternité universelle. C'était grand comme Dieu, large comme la conscience humaine.

Par là, se trouve réalisée la grande aspiration des âmes : avoir Dieu en soi et s'aimer en Dieu.

Nous pouvons contempler cette dernière Pâque célébrée par le Christ avec ses disciples, là, à côté de nous. Elle est suivie, comme dans l'Évangile, de l'agonie de Jésus au jardin de Gethsémani.

Ah ! quelle scène mystérieuse et terrible que celle de l'agonie !... Mais, citons l'Évangile que les pierres de Notre-Dame ne font que traduire.

« Jésus, étant entré dans le jardin de Gethsémani, dit S. Luc, parla ainsi à ses disciples : Asseyez-vous là, jusqu'à ce que j'aie fait ma prière.

« Puis, ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, il commença à être rempli de crainte et d'ennui, et il leur dit : Mon âme est triste jusqu'à la mort. Demeurez-là et veillez ».



« Il alla un peu plus loin, et se prosternant contre  
« terre, il dit : Père, éloignez de moi ce calice ; mais  
« que votre volonté se fasse et non la mienne.

« Alors un ange lui apparut, venant du Ciel, et il  
« le fortifiait, et lui, était tombé en agonie, et il re-  
« doublait ses prières.

« Il lui vint alors une sueur, comme des gouttes  
« de sang, qui découlaient jusqu'à terre.

« S'étant alors levé, il alla vers ses disciples et il  
« les trouva endormis. Et il leur dit : Vous dormez ?  
« Levez-vous et priez, afin de ne point entrer en  
« tentation ».

Telle est cette page mystérieuse écrite, sur la pierre, à la clôture du chœur de Notre-Dame. Vous voyez, là, le Christ prosterné, en prières, le Père éternel, le calice de la Passion, les anges émus, les apôtres endormis.....

Hé quoi ! Le Dieu qui réjouit les saints se débat au milieu des angoisses ! Celui qui soutient le monde éprouve les terreurs suprêmes et craint la mort....

Ah ! c'est que le Christ n'est pas ce faux sage de la philosophie antique, n'ayant rien d'humain, impassible au milieu des ruines de l'univers. Le Christ n'est pas un être chimérique, imaginaire, en dehors de l'humanité. Il y a dans son cœur d'homme des entrailles humaines.

Il a pris l'humanité, telle que son Père l'avait faite, sans le péché ; il l'a prise passible, mortelle, sensible, et d'autant plus accessible à la douleur physique, qu'elle était plus parfaite en lui que dans les autres hommes.

Le Christ souffre, parce qu'il a voulu souffrir ; il souffre, parce que la souffrance volontaire, acceptée en vue de Dieu, loin d'être un crime, est une force, une expiation.

Il souffre, parce que, dit S. Paul, il a voulu être un Pontife miséricordieux ; et, c'est par les épreuves et les souffrances qu'il a subies lui-même, qu'il est puissant pour secourir ceux qui sont éprouvés.

Il souffre, parce qu'il s'est fait notre caution devant la justice de son Père, que le Dieu du Ciel ne voit plus en lui ce fils bien-aimé en qui il s'est complu, mais, l'homme de douleurs, d'expiation, de colère, chargé de toutes les iniquités du monde, et qu'il doit passer par toutes les rigueurs de la justice divine.

Il souffre, parce que son Père lui demande compte de tous les crimes commis sur la terre, depuis le sang d'Abel, jusqu'à la dernière consommation, et qu'il veut éprouver toutes les douleurs et tous les remords, dont les crimes du genre humain le rendent responsable. C'est la lutte de l'antique Jacob qui se renouvelle, lutte sans merci, qui va jusqu'à

faire couler le sang du fils de Dieu. Ah ! Seigneur, que votre justice est sévère, puisqu'elle exige une telle victime !.....

Mais, soudain, Judas apparaît. Le Christ se lève, impose silence à ses terreurs, s'avance au-devant de ses ennemis, les renverse par terre d'un mot, ordonne à Pierre, qui veut le défendre, de remettre son épée dans le fourreau, d'un geste guérit Malchas, que Pierre avait blessé, parle en maître au milieu de l'émeute, et, dit enfin, d'un ton de commandement absolu : « Prenez-moi ; c'est votre heure, l'heure de la puissance des ténèbres ; mais laissez libres mes apôtres ! »

Quel changement ! Ah ! c'est que, dans la grotte de l'agonie, devant la justice de son Père, le Christ ne veut être que le Fils de l'homme, l'Hostie d'expiation ; mais devant ses ennemis, il se rappelle qu'il est le Fils de Dieu !

A l'aurore, la Vierge Marie connaissait cette nuit terrible. C'était le premier pas dans la voie des douleurs....

---

## XVII

*Adjuro te, per Deum vivum, ut  
dicas nobis, si tu es Christus,  
filius Dei vivi.*

Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, fils de Dieu.

Le moment est venu de jeter un coup d'œil rapide sur le drame d'iniquité qui s'accomplit, il y a dix-huit siècles, devant les tribunaux de la Judée.

Le jubé, qui était là, entre ces deux piliers, en retraçait autrefois les douloureuses péripéties. Ce jubé n'existe plus. Le XVII<sup>e</sup> siècle, malgré son savoir, ne comprenant rien au moyen-âge, le fit disparaître. Mais, si le jubé n'est plus là, pour nous redire ces lamentables souvenirs, la croix, qui les rappelle encore plus haut, est toujours partout dans cette métropole, depuis l'intérieur de la nef, jusqu'au sommet de la flèche aérienne.

Ne sommes-nous pas ici sur un bras de cette croix gigantesque que forme le plan de Notre-Dame ? La Vierge Marie, qui est là, devant nous, n'y est-elle pas aussi comme nous ?